

5. L'ŒIL DANS LA LANDE.

Les grèves de Saint-Cava longent l'extrémité de la rive nord de l'aber Wrac'h et mènent le promeneur, sur le territoire de la commune de Plouguerneau, jusqu'à la pointe de Kervinni et de là jusqu'au petit port de Lilia qui offre à quelques bateaux son havre abrité face à l'île Vierge et à son phare dominant la mer de ses soixante-dix-sept mètres. C'est un paysage de dunes aplanies où la lande mêle sa végétation aride, ses ajoncs, ses oyats, ses queues-de-lièvre et autres choux maritimes, à quelques rochers de granite.

Sur l'un de ces rochers, une main humaine qui s'est voulue anonyme a sculpté un œil gigantesque dont la pupille, pétrifiée entre deux paupières largement ouvertes, fixe pour l'éternité le spectacle grandiose du coucher du soleil sur la mer d'Iroise.

La fête battait son plein dans la salle de restaurant de l'Hôtel du Phare, en bordure de la plage de Lilia. Le fils d'un riche industriel de Brest y avait invité sa famille et ses amis pour son mariage. Son remariage, en fait. Jean-Yves Guyot avait perdu sa première épouse d'une maladie orpheline qu'aucun médecin, malgré les moyens financiers substantiels mis à leur disposition par la famille, n'avait su combattre. C'était cinq ans auparavant. De ce mariage, heureux malgré tout, étaient nés deux enfants, deux filles, Béatrice et Violaine, âgées respectivement de douze et huit ans. L'aînée faisait la fierté de son père ; elle aurait la beauté de sa mère mais fort heureusement ne serait pas atteinte par sa maladie. La plus jeune était atteinte d'un léger handicap psychique que la Faculté avaient expliqué par la maladie de la mère qui s'était déclarée lors de la grossesse ; un peu attardée par certains aspects, elle pouvait se montrer étonnamment surdouée pour certaines choses.

L'hôtel choisi était idéal pour ce genre de fête, à une trentaine de kilomètres seulement de Brest mais isolé, presque au bout du monde, sur la petite route en cul-de-sac qui mène au minuscule port de Lilia, face à l'île Vierge. La grande salle du restaurant, au plafond garni de voiles rousses de dériveurs, s'ouvrait par de larges baies vitrées sur un panorama maritime exceptionnel. L'hôtel offrait ses chambres spacieuses, et tout autant ouvertes sur le panorama, aux convives qui les regagneraient avec bonheur à la fin des festivités. L'horizon était encore tendu de longues écharpes orange et mauves qui séparaient les teintes sombres qu'avaient prises la mer et le ciel et que perçaient à intervalles réguliers les éclats des phares d'alentour.

Le patriarche, Yves Guyot, était heureux de cette soirée. Il avait tant vu son fils préféré sombrer dans la dépression et tenter de la noyer dans l'alcool que son remariage avec Marie-Jeanne Burgot lui semblait mettre un terme à cette période difficile pour la famille mais aussi pour l'entreprise. Car le fils aîné d'Yves Guyot, Jean-Jacques, n'était pas fait pour les affaires. D'un tempérament aventureux, il venait d'achever une carrière d'officier dans les commandos de marine et s'était reconverti dans le domaine de la sécurité au sein d'une grande chaîne d'hypermarchés. Quant à la petite dernière, Yvonne, elle s'était fait un nom dans le journalisme local mais son mari, Lucien Tristan, trop dilettante dans les diverses activités qu'il avait essayées tour à tour, n'était pas un gendre qui plaisait au père. Loin de là.

Yves Guyot avait trois sœurs, plus jeunes que lui, mariées à d'autres notables brestois, et toute une ribambelle de neveux, nièces, petits-neveux, petites-nièces. Tout ce petit monde était réuni ce soir autour de lui et de son fils Jean-Yves.

Le repas avait été un délice. Il en avait choisi le menu avec le plus grand soin. Après un velouté de crustacés, suivi d'une crème brûlée de foie gras de canard au chutney de figues, avait été servie une daurade pochée aux fenouils sur un nid de tagliatelles au sépia ; puis une petite pomme de terre au Mont d'Or coulant d'Apremont avait précédé le dessert que tout le monde était en train de déguster, à savoir un croquant de framboise et vanille accompagné d'un nougat glacé. Le tout avait été arrosé de quelques grands crus.

Après le café – et le pousse-café – durant le temps nécessaire pour mettre la salle en configuration pour la soirée dansante, tout le groupe familial fit une promenade digestive en direction du port, jusqu'à la statue de Victor Hugo qui, sculptée avec vigueur dans un bloc de granite, fait face au phare de l'île Vierge. Le grand poète y est représenté au temps de sa jeunesse et peu de promeneurs le reconnaissent dans cette silhouette qui semble s'élancer vers l'immensité qu'il a si bien chantée :

*La mer ! Partout la mer ! Des flots, des flots encore.
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.
Ici les flots, là-bas les ondes.
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés.
L'œil ne voit que des flots, dans l'abîme entassés,
Rouler sur des vagues profondes.*¹

Puis la petite troupe revint vers l'hôtel. Un couple de sonneurs traditionnel y alterna avec la sonorisation moderne. Gavottes, dérobées, tangos, slows, rocks et disco menèrent les diverses générations présentes à la fête jusque tard dans la nuit. Vue de l'extérieur, la longue baie vitrée de l'Hôtel du Phare était agitée de flashes de couleurs variées et inquiétantes, tandis que l'immensité marine, désormais plongée dans l'obscurité d'une nuit sans lune, était inexorablement percée des rassurants éclats des phares veillant à la sécurité des marins noctambules.

Et quand tout le monde fut bien fatigué, chacun gagna la chambre qui lui avait été assignée.

Au petit déjeuner, tard dans la matinée, les visages étaient fermés et les paupières lourdes. Il y avait bien des tempêtes sous les crânes... tandis que le ciel lourd et bas, les flots agités, l'écume roulée par les vagues et le claquement des drisses sur les mats des drapeaux érigés dans la cour de l'hôtel annonçaient une autre sorte de tempête.

Les invités arrivaient un à un dans la salle du petit déjeuner, jetant un œil sans envie sur le buffet garni de tant de choses sur lesquelles ils se seraient précipités en temps normal. Lorsque le couple de mariés arriva à son tour, il ne manquait plus que le patriarche qui se faisait attendre. L'étreinte de Morphée s'éloignant, les conversations commencèrent à s'animer, et les allées et venues se firent plus décidées et plus fréquentes entre les tables et le buffet. Au bout d'un moment, Jean-Yves Guyot s'inquiéta :

— Personne n'a vu Père ce matin ?

— Si, fit une petite voix timide, celle de Violaine. Je l'ai aperçu tout à l'heure qui partait se promener en bord de mer.

— Par ce temps et avant de déjeuner ? rétorqua Marie-Jeanne.

— Pff ! Encore une affabulation de Violaine, rétorqua Jean-Jacques.

— Non, mon oncle ! C'est vrai ! tenta d'imposer la fillette.

1. *Les Orientales*, « Le feu du ciel », Victor Hugo.

Afin d'en avoir le cœur net, Jean-Yves Guyot alla jusqu'à la chambre de son père. Lorsqu'il revint, l'inquiétude se lisait sur son visage.

— Il n'est pas dans sa chambre, dit-il d'une voix blanche. Il semble en effet qu'il se soit habillé, et ait pris sa canne, son caban et sa casquette.

Tout le monde savait bien que le père était coutumier de promenades à l'aube en bord de mer. Mais compte tenu des circonstances, du mauvais temps et de l'horaire maintenant bien avancé, il était étonnant qu'il ne fût pas rentré. De petits groupes se répandirent le long de la route du bord de mer. Une petite pluie se mêlait maintenant aux embruns fouettés par le vent. Mais nulle trace du vieil homme, ni sur la route, ni sur la plage.

Jean-Yves Guyot se résolut à alerter la gendarmerie. Quelques minutes plus tard, une lueur de gyrophare dans la pluie qui forçait annonça l'arrivée de la voiture bleue de laquelle descendirent deux gradés.

— Adjudant-chef Thomas, maréchal des logis-chef Masurelle, annonça le plus âgé. Que s'est-il passé ?

Une camionnette de la Gendarmerie se gara derrière la voiture. Quatre gendarmes en treillis en descendirent, accompagnés d'un berger allemand.

Les frères Guyot firent le point avec les gradés. L'adjudant-chef voulut interroger Violaine, lui demander quelle direction avait prise son grand-père.

— Je ne l'ai pas vu ! Oncle Jean-Jacques a dit que je ne l'avais pas vu !

On ne put tirer rien d'autre de la gamine dont le père expliqua au gendarme les problèmes psychiques. Il ajouta qu'en tout état de cause, il était évident qu'Yves Guyot était bien parti se promener dans la matinée.

L'adjudant-chef organisa alors les recherches avec ses hommes. Un groupe partit vers la statue de Victor Hugo et Kelerdut, l'autre vers Saint-Cava.

C'est sur la lande que l'on trouva le corps d'Yves Guyot, au pied d'un rocher sculpté d'un œil... Le vieil homme était étendu sur le dos, les pieds parfaitement joints, les bras étendus en croix, les yeux grand ouverts comme l'œil pétrifié de granite, semblant regarder les nuages gris sombre déferler dans le ciel de tempête. Du sang avait coulé de l'arrière de son crâne et l'herbe rase, rougie, formait comme une auréole sanglante autour de son visage. Sur sa poitrine, dans une boutonnière de son caban, était fiché un rameau d'ajonc dont le jaune d'or tranchait sur le bleu sombre du vêtement.

Le lendemain, une Twingo couleur de brume s'arrêta devant la gendarmerie de Plouguerneau. En raison de la personnalité de la victime, on avait fait appel au capitaine Mary Lester. La jeune femme se présenta au planton qui la dirigea vers le commandant de la brigade.

L'adjudant-chef Thomas avait quelque chose d'étonnamment britannique et Mary pensait à quelque personnage d'Agatha Christie. Ses moustaches superlatives lui rappelaient le personnage d'Hercule Poirot mais cela ne collait pas avec sa haute stature rigide ; la mâchoire carrée et proéminente tenait davantage du superintendant Battle. En tout état de cause, dès qu'il commençait à parler, son accent chantant du sud-ouest montrait à l'évidence que Robert Thomas n'était pas né au pays d'Agatha...

Le gendarme ne semblait pas au demeurant ravi que l'on ait fait appel à un officier de la Police nationale. C'est un peu avec une mauvaise grâce, que Mary sentit poindre sous la belle voix chaude, qu'il fit le point de l'enquête.

— C'est vers onze heures hier matin que monsieur Jean-Yves Guyot a signalé à la brigade la disparition de son père. Je me suis aussitôt rendu sur place avec le chef Masurelle et quatre

gendarmes dont un maître chien. Après une assez brève recherche, nous avons trouvé le corps de monsieur Yves Guyot, sur la lande. Le cadavre avait fait l'objet d'une mise en scène après avoir été déplacé, sans nulle doute. La mort est due à un choc violent porté à l'arrière du crâne et selon le légiste il y a sur la plaie des résidus qui laissent penser que ce choc provient d'un bloc de granite, bloc isolé ayant servi d'arme par destination ou bien rocher sur lequel la victime serait tombée. Crime... ou accident camouflé en crime, ce qui ne serait pas banal... en tout cas on a vraisemblablement tenté de faire croire à un crime rituel, d'où le corps disposé en croix sous un rocher sculpté d'un œil ! Il n'a pas été trouvé, près du corps, de bloc de granite ou de rocher taché de sang. Il est vrai qu'il a pas mal plu dans la matinée.

Le soleil était maintenant revenu et jouait par de multiples éclats sur la vaste étendue marine allant du vert émeraude à l'indigo.

— Nous avons recueilli, continua l'adjudant-chef, les dépositions de plusieurs membres de la famille ainsi que de l'employé de l'hôtel qui était de service pour le petit déjeuner, Jean-Pol Ansquer.

— Très bien, adjudant-chef, fit Mary. Je vais prendre connaissance de ces dépositions et nous reprendrons peut-être ensemble certaines d'entre elles. Tous les invités de la noce restent sur place, je suppose ?

— Affirmatif !

— Car vous serez d'accord avec moi pour dire que nous n'avons pas à faire avec un crime de rôdeur... Nous devons bien nous orienter vers l'acte d'un familier ?

— Affirmatif ! fit de nouveau Thomas, d'autant que la victime avait toujours son portefeuille dans sa poche, avec une somme assez importante en espèces.

— Bien. Avant toute chose, je voudrais voir un peu les lieux.

La façade principale de l'hôtel-restaurant donnait sur la petite plage de Lilia dont elle n'était séparée que par la route et un muret qui n'était qu'une protection bien aléatoire dans les cas où les flots pouvaient se déchaîner. Le bâtiment où étaient situées les chambres, comprenant un rez-de-chaussée et un étage, se tenait un peu en retrait du corps principal où la salle de restaurant et le bar affleuraient une terrasse tout au bord de la route, garnie de quelques chaises et tables protégées par des parasols rouge et blanc. A l'arrière, un vaste parking gravillonné flanquait l'ensemble des bâtiments et était bordé face à eux par les jardinets des pavillons voisins clos de grillages ou de thuyas.

On accédait à la partie hôtel directement, depuis le parking, par une porte vitrée donnant sur un petit hall d'accueil la plupart du temps délaissé de tout personnel, ou plus volontiers par le bar – convivial à toute heure du jour – depuis la terrasse, et de là on pouvait rejoindre le hall d'accueil en traversant la salle du restaurant. Les chambres situées au rez-de-chaussée avaient aussi chacune leur accès direct par une porte-fenêtre donnant sur la courette qui séparait le bâtiment de la route et où quelques transats étaient à la disposition de la clientèle.

En sortant de l'hôtel, la route menait à droite vers le petit port de Lilia, s'achevant en parking, et se prolongeait par le sentier côtier prenant à la statue de Victor Hugo et allant jusqu'au hameau de Kelerdut. À gauche, la route longeait la mer sur à peine une centaine de mètres avant d'obliquer à angle droit vers Plouguerneau, traversant le petit bourg de Lilia où une église de béton voulait se donner de faux airs de vieille église bretonne à clocher Beaumanoir.¹ Du virage à angle droit de la route reprenait le sentier côtier qui contournait la pointe de Kervinni et longeait les grèves de Saint-Cava. À proximité se tenait « l'œil dans la lande »...

1. Du nom de Philippe de Beaumanoir, architecte du XV^e siècle, qui innova dans le style gothique breton.

— Monsieur Thomas, nous allons maintenant entendre à nouveau certains témoins, dit Mary. Je souhaiterais commencer par le serveur, Jean-Pol Ansquer, dont la déposition me paraît pour le moins incomplète... de sa part, ajouta-t-elle en voyant le gendarme se crispier.

» Adjudant-chef, je suis là pour vous aider et non pour superviser votre travail ou le contrarier. Détendez-vous, mon vieux ! lui fit-elle familièrement en souriant.

Jean-Pol Ansquer était un homme encore jeune, aux cheveux un peu roux et un peu longs encadrant un visage hâlé. Il portait avantageusement une chemisette blanche immaculée sur un torse musclé et un pantalon noir très ajusté. Mary l'aurait bien vu dans un rôle de surfeur à Malibu Beach...

— Monsieur Ansquer, lui dit Mary en accentuant inconsciemment son sourire, pouvez-vous me... nous rappeler ce que vous avez vu hier matin.

— Ben voilà, fit Ansquer d'une voix de fausset qui ne cadrait pas avec son physique, j'ai pris mon service à sept heures, mais les premiers de ces messieurs-dames ne sont arrivés dans la salle du restaurant que vers dix heures. En attendant, je faisais des allées et venues entre la salle et le bar où Bruno, mon collègue, servait des cafés ou des p'tits blancs à quelques habitués, des pêcheurs qui ont leur barque dans le port. De temps à autre, je regardais dehors : la tempête se faisait menaçante.

» Je n'ai pas vu le *vieux* sortir. Par contre j'ai aperçu ses fils. Celui qui se prénomme Jean-Yves, je crois – c'est celui qui doit lui succéder à la tête de ses affaires, à ce qu'on dit – est sorti par le passage du parking qui longe le pignon du bar et s'est dirigé vers le bourg. J'ai vu l'autre, le plus âgé, rentrer dans sa chambre, la dernière à l'extrémité de l'hôtel, par la porte-fenêtre ; je ne sais pas de quelle direction il venait. Enfin, j'ai vu la petite fille, celle qui paraît un peu *demeurée*, sautiller dans la cour en chantonnant.

— Bon, vous avez vu Jean-Yves Guyot sortir et Jean-Jacques Guyot entrer... Vous n'avez pas fait de confusion ?

— Non, non. J'ai bien vu le plus jeune sortir mais je ne l'ai pas vu rentrer, et j'ai vu le plus vieux rentrer alors que je ne l'avais pas vu sortir... Le plus étrange, à ce que je me suis dit à ce moment-là, c'est qu'ils avaient plus ou moins l'air de vouloir se cacher... C'est vrai qu'en plus il faisait un peu sombre avec ces nuages noirs.

— Quelle heure était-il ?

— Je vous dirais bien entre sept heures et dix heures, mais n'allez pas être contente, fit Ansquer en tentant une pointe d'humour. Plus vraisemblablement, c'était entre huit et neuf heures.

— Et la fillette ?

— Je l'ai vue après, lorsque les premiers clients sont arrivés dans la salle pour le petit déjeuner, vers dix heures. Elle n'est rentrée dans la salle que lorsque son père y est entré lui-même. Il était en train de s'inquiéter de l'absence de son père et c'est là qu'elle a dit qu'elle l'avait vu aller se promener au bord de la mer et qu'elle s'est fait rabrouer par son oncle.

— C'est bien tout ce que vous avez à nous déclarer ?

— Ben oui ! fit Jean-Pol Ansquer, sur le ton sûr de lui de celui qui est fier d'aider la Police... surtout quand la Police se présente sous les traits d'une jeune et jolie femme.

Le serveur sorti, Mary demanda à l'adjudant-chef Thomas :

— Au fait, quand aurons-nous le rapport du médecin légiste ?

— Demain, je l'espère.

— Ses premières constatations situaient la mort entre sept et huit heures ?

— Affirmatif ! répondit l'adjudant-chef, plus militaire que jamais.

Mary songea qu'elle l'aurait bien vu sergent-major dans la garde de Sa Gracieuse Majesté britannique... et en l'imaginant sous un bonnet à poil elle réprima un fou rire dans une quinte de toux !

— Je suis désolée, dit Mary Lester à Jean-Yves Guyot, de revenir sur ce que vous avez déjà déclaré à mes collègues de la Gendarmerie. Mais il est important, vous en serez conscient, de ne rien laisser dans l'ombre pour comprendre ce qui est arrivé.

— Je comprend, capitaine, fit Guyot d'une voix qu'il voulait assurée. D'autant que je suis grand amateur de littérature policière. Mes goûts vont plutôt aux classiques, avec une prédilection pour Agatha Christie...

« Décidemment » se dit Mary, et il est vrai que Jean-Yves Guyot semblait lui aussi sortir tout droit d'un roman de la *dame de Torquay*. Il avait une élégance toute britannique et portait son blazer bleu marine à badge brodé sur une chemise blanche ouverte sur un foulard bordeaux avec la même classe que lorsqu'il devait porter le smoking dans les soirées, et comme il aurait porté le casque colonial avec saharienne assortie dans la brousse ! Grand, mince, la chevelure grisonnante soigneusement coiffée, il tentait, malgré les circonstances, de contrôler sa voix et son sourire.

— Sauf que nous ne sommes pas dans un roman, monsieur Guyot, rétorqua Mary.

Et Jean-Yves Guyot semblait ignorer que certaines des enquêtes du capitaine Mary Lester faisaient aussi l'objet de romans policiers...

— Quand avez-vous vu votre père vivant pour la dernière fois ? lui demanda Mary.

— Au début de la nuit. Le bal venait de commencer. Il a écouté un ou deux airs bretons, puis il est parti se coucher après s'être excusé auprès de moi. Il se sentait fatigué après cette journée de fête.

— Et vous ne l'avez revu que mort, après la découverte de son corps par les gendarmes ?

— Oui, c'était épouvantable ! Cette mise en scène dans les éléments déchaînés !

— Vous-même n'étiez pas sorti avant le petit déjeuner ?

— N... non ! enfin... si... Je suis allé sur le parking pour aller chercher une écharpe que j'avais laissée dans ma voiture...

Et devant l'air interrogateur de Mary, il poursuivit :

— Et j'ai traversé la route pour aller jusqu'au muret afin de mieux me rendre compte de la tempête qui approchait. Il était neuf heures quinze, ajouta-t-il en habitué des romans policiers.

— Quels étaient vos rapports avec votre père, monsieur Guyot ? attaqua Mary.

— Excellents. Nous venions, cette semaine, de signer un accord par lequel il me laissait la direction de ses affaires. C'était mon cadeau de mariage. J'obtenais 45 % des parts, lui en conservait 30 %, et le reste se partage entre différents membres de la famille, dont mon frère Jean-Jacques à hauteur de 10 %. Mais... vous n'allez tout de même pas me soupçonner ?

— Voyons, monsieur Guyot, vos lectures ont dû vous apprendre que la police soupçonne toujours tout le monde ! Donc vous ne deveniez pas majoritaire. Que deviennent les 30 % de votre père ?

— Et bien... 15 % doivent me revenir, je pense, et autant à Jean-Jacques.

— Merci, monsieur Guyot, fit Mary, se gardant bien d'ajouter : et ainsi vous deviendrez majoritaire !

Si Jean-Jacques Guyot devait lui aussi sortir d'un roman d'Agatha Christie, il eut été un major de l'armée des Indes, avec son teint buriné d'aventurier et la moustache en brosse poivre et sel. Sa carrure d'ancien des commandos de marine rappelait à Mary Lester de biens mauvais souvenirs. Mais monsieur Guyot n'était pas quartier-maître comme le sinistre Charraz,¹ il avait fait l'école navale et avait terminé sa carrière avec les cinq galons panachés de capitaine de frégate. N'empêche ! Mary n'aurait pas aimé le rencontrer dans ses fonctions actuelles de chef de la sécurité

1. *On a volé la Belle-Étoile !* et *Le Renard des Grèves*, par Jean Failler, éd. du Palémon.

d'un groupe d'hypermarchés ; elle avait trop de mauvais souvenirs d'un nommé René Bourgeon, à Brest.¹

Jean-Jacques Guyot regardait Mary Lester avec un petit sourire entendu, l'air de dire : « Qu'est-ce que c'est que cette souris qui vient piquer le boulot des gendarmes ?! »

À ses premières questions, Mary obtint à peu près les mêmes réponses qu'auprès de Jean-Yves Guyot : Jean-Jacques avait vu son père vivant pour la dernière fois lorsqu'il était parti se coucher au début du bal, et il ne l'avait revu que sur la lande en compagnie des gendarmes, mort. Était-ce sa carrière militaire ? il semblait beaucoup moins affecté que son cadet.

Il affirma sans aucune hésitation n'être pas sorti avant le petit déjeuner.

— Vous n'êtes pas sorti ? mais pourtant quelqu'un vous a vu rentrer dans votre chambre par la porte-fenêtre !

— Ah ! oui ! Mais je ne suis allé que dans la cour de devant. J'avais entendu du bruit : c'était simplement un transat que le vent avait renversé. D'ailleurs je suis ressorti un peu plus tard, entendant un autre bruit. C'était cette follette de Violaine qui dansait sur le gravier de la cour !

— Bien ! Et quels étaient vos rapports avec votre père, monsieur Guyot ?

— Assez distants, dans les faits. Père a toujours préféré Jean-Yves en qui il voyait le successeur idéal. De toute façon, moi, les affaires ! ce n'était pas mon truc.

— Pourtant, vous possédez 10 % du capital de la société familiale. Je me suis laissé dire que vous auriez 15 % de mieux avec la succession...

— Pas du tout. Bof ! vous le saurez tôt ou tard. Nous avons eu il y a quelques jours, mon père et moi, une explication orageuse. Il a revu ses dispositions testamentaires – tout au moins me l'a-t-il affirmé – pour me retirer cette part. Comme il ne pouvait me déshériter, il m'attribuait en échange des terrains, des possessions minables dans l'Argoat dont il n'y a rien à tirer.

— Et quel était l'objet de votre « explication » ?

— Des problèmes entre sa société et celle qui m'emploie actuellement. Le vieux me reprochait de n'être pas intervenu pour arrondir les angles. C'est tout juste s'il ne me soupçonnait pas au contraire d'être à l'origine de cette petite guéguerre...

— Et sa suspicion n'était pas fondée ?

— De toute façon, cela ne vous regarde pas ! jeta Jean-Jacques Guyot en se levant.

Il quitta la pièce en claquant la porte. Mary se tourna vers l'adjudant-chef Thomas dont le regard laissait entendre que les soupçons du vieux Guyot pouvaient bien n'être pas dénués de tout fondement, ce qu'il confirma d'ailleurs verbalement. La haine entre le père et le fils était de notoriété publique.

Yvonne Guyot, très choquée, refusa d'être entendue en l'absence de son mari. C'était une quadragénaire à l'allure intellectuelle. Ce n'était pas une beauté, mais ce n'était pas un laideron non plus. Surtout, elle semblait ne prendre aucun soin de sa personne. Ses cheveux courts et couleur queue-de-vache encadraient un visage que de grosses lunettes d'écaille rendaient ingrat. Elle portait un pull qui n'avait plus vraiment de forme avec un jean pas très net.

Lucien Tristan paraissait, lui, être une caricature de l'artiste évaporé. Assis au côté de sa femme face à un officier de police et un sous-officier de gendarmerie, il semblait se demander où il était, son regard allant de l'un à l'autre sans trop savoir où se poser. Très pâle, la peau presque diaphane, il avait curieusement le poil noir et abondant. Lui aussi était vêtu à la va-comme-je-te-pousse.

Rapidement, l'interrogatoire se centra sur les rapports entre Yves Guyot et son gendre. Car Yvonne avait avec son père des relations qu'elle qualifiait de « tout à fait normales », et d'ailleurs il

1. *Le Passager de la Toussaint*, par Jean Failler, éd. du Palémon.

ne lui serait jamais venu à l'idée, dans le cadre de sa profession de journaliste, de critiquer son père, son frère, bref la société familiale, ni de contrecarrer l'un quelconque de leurs projets.

Il n'en allait pas de même pour Lucien, qu'elle avait rencontré lors d'une exposition de peinture. Ce fut le coup de foudre... mais ce fut tout de suite l'orage avec le père ! Celui-ci ne pardonnait pas à son gendre son esprit bohème et son dilettantisme.

Lucien Tristan avait tenu une galerie d'art avant-gardiste, et avait très vite déposé le bilan. Il s'était ensuite installé comme céramiste et, faute de clientèle, avait transformé son atelier en café littéraire. Mais celui-ci ne fonctionnait que le samedi soir ; les poètes et conteurs qui l'animaient étaient vraisemblablement trop intellectuels pour la population du village où il était installé, la clientèle s'étiola rapidement. Puis, Lucien s'établit comme photographe, faisant des reportages lors des noces et baptêmes, mais la banalisation du numérique eut de nouveau raison de son activité...

Yves Guyot ne manquait pas une occasion d'humilier son gendre. La dernière fois fut au matin de la noce de Jean-Yves, où il railla en public le pauvre Lucien en raison de sa tenue vestimentaire peu en accord avec les circonstances : il faut dire que l'artiste portait mal le costume trois pièces et le nœud papillon !

Était-ce un motif de meurtre ? Mary voyait mal Lucien Tristan dans le rôle de l'assassin. Mais Yvonne, dans un accès de colère vengeresse ? À voir...

Le capitaine Lester et l'adjudant-chef Thomas continuèrent d'auditionner un certain nombre d'invités de la noce, qui semblaient assez éloignés de l'affaire et ne leur apprirent rien d'intéressant. Ils rejoignirent la gendarmerie de Plouguerneau et firent le point sur tout ce qu'ils avaient appris. Ils avaient quelques coupables potentiels, avec des mobiles plus ou moins sérieux. Aucun n'avait d'alibi pour l'heure du crime. Au contraire, deux avaient été vus sortant ou rentrant à l'hôtel à une heure proche de celle estimée pour la mort d'Yves Guyot.

Restait à établir les circonstances du crime – si crime il y avait – et à en fixer l'heure exacte... Restait aussi à retrouver l'arme du crime... et à comprendre le pourquoi de cette mise en scène morbide.

Les gendarmes ne semblaient plus avoir de ressentiment envers leur collègue de la Police nationale. Au contraire, Thomas et Masurelle l'invitèrent à dîner dans une crêperie du village, dans une atmosphère toute conviviale. Michel Masurelle se révéla intarissable en anecdotes dont certaines croustillantes. Puis Mary rejoignit l'hôtel et s'octroya, avant de dormir, un moment de détente avec un peu de lecture et un peu de musique.

Elle avait délaissé les romans historiques qu'elle aimait tant, et son cher Alexandre Dumas, pour des romans policiers. Sans trop de conviction. Ce n'était pas vraiment sa tasse de thé, si l'on peut ainsi dire puisqu'elle avait choisi un volume tiré de la collection complète des œuvres d'Agatha Christie. Elle laissait plutôt volontiers ce genre de littérature à sa vieille amie, Amandine Trépon, qui en était friande. Mais comme elle avait réussi plus ou moins à faire passer les goûts musicaux de celle-ci de l'accordéon musette à la musique classique, il était juste qu'elle-même fit un effort.

Pour l'heure, et tout en écoutant en fond sonore le concerto pour piano en ré mineur n° 20 Köchel 466 du divin Mozart, Mary lisait *La maison biscornue*... et elle était proche du dénouement échafaudé par la romancière. Lorsqu'elle referma le livre après le point final, une idée lui vint et fit son chemin inconsciemment durant la nuit.

Dès son petit déjeuner achevé, Mary Lester appela l'adjudant-chef Thomas et se rendit avec lui à la chambre de Jean-Yves Guyot.

— Monsieur Guyot, vous m'avez dit que vous aimiez lire les romans d'Agatha Christie. Avez-vous lu *La maison biscornue* ?

Jean-Yves Guyot blêmit. C'est d'une voix blanche qu'il lui répondit.

— Oui... mais il y a longtemps... Je ne m'en souviens plus très bien. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Mary sut dès lors qu'elle avait atteint un point décisif dans son enquête, mais des zones d'ombres subsistaient. Elle décida de porter l'estocade, même si cela, elle le savait, allait faire mal à la famille Guyot.

— Voyons, monsieur Guyot, dois-je vraiment vous rafraîchir la mémoire ? Alors souvenez-vous. C'est l'histoire d'un chef de famille qui est assassiné, empoisonné, et qu'un bon nombre de membres de sa famille avaient des raisons de supprimer ; puis sa jeune épouse est elle-même éliminée. Il n'y a pas dans ce roman l'un des personnages récurrents chers à l'auteur, ni Poirot, ni miss Marple. Mais il y a une gamine, au psychisme assez inquiétant, qui joue au détective... et qui se révèle en fait être la coupable des crimes ! Alors sa grand-tante par alliance, en fin de vie, l'entraîne dans un acte suicidaire pour éviter la découverte de la monstrueuse réalité et la souffrance qu'elle aurait engendrée... Vous ne voudriez pas en arriver à un tel drame, monsieur Guyot ?

Jean-Jacques Guyot s'effondra dans son fauteuil tandis que l'adjutant-chef Thomas regardait Mary d'un air interrogateur. Il n'avait pas lu Agatha Christie...

Chaque fois qu'il lui était possible, Yves Guyot aimait emmener sa petite-fille Violaine dans ses promenades matinales. C'était sa préférée. Certainement en raison de sa « différence » d'avec les autres enfants, et il pensait qu'il était de son devoir de grand-père de la protéger par dessus tout. Sans doute parce qu'il pouvait lui confier quelques uns de ses tourments, ceux qu'il ne pouvait confier à personne d'autre et que la grande maturité intellectuelle de cet enfant comprenait malgré son jeune âge et ses troubles psychiques. Peut-être aussi du fait qu'il s'amusait des caprices enfantins et dérisoires dont elle n'hésitait pas à l'assaillir, lui qui avait l'habitude qu'on acquiesçât sans barguigner à tous les désirs.

Ce matin-là, après une courte nuit de sommeil agité, Yves Guyot emmena Violaine pour une balade sur le bord de mer, dans cette aube sans lever de soleil, sous ce ciel bas où le vent d'Iroise roulait de gros nuages noirs et lourds. Les flots d'un gris anthracite se brisaient sur la plage en longs rouleaux turquoise crêtés d'une écume blanchâtre que le vent soulevait, éparpillait et finalement venait accumuler au bas du remblai en une fange mousseuse. Sur la lande, le vent sifflait dans les oyats ondulant à l'infini et balayait furieusement le sable comme pour aller reconstruire la dune un peu plus loin. Quelques gros goélands aventureux, les ailes étendues et immobiles, faisaient du sur-place face aux éléments déchaînés, sans un cri. Au loin, une corne de brume hululait de manière angoissante.

Le grand-père et la petite-fille marchaient côte à côte, main dans la main, en silence. Ils étaient simplement heureux d'être ensemble, indifférents au sable qui leur grêlait les bas de pantalon et au vent qui leur fouaillait la chevelure.

On ne saura jamais quel courant sournois traversa soudain le cerveau de Violaine Guyot, cette petite « pas tout à fait comme les autres » comme on disait pudiquement dans la famille. Lâchant la main de son grand-père, elle se mit à courir vers un buisson d'ajoncs en fleurs dont le jaune éclatant dans la grisaille marquait la limite entre la dune de sable et la petite barre rocheuse qui, en léger contrebas, prolongeait la pointe de Kervinni.

En quelques pénibles enjambées, Yves Guyot rejoignit l'enfant qui, avec insouciance, avait entrepris de cueillir ces fleurs d'or malgré les piquants menaçants. Il l'attrapa par un bras et l'attira violemment en arrière, en lui disant d'une voix sèche :

— Ne touche pas à ça ! Ça pique !

Mais Violaine ne l'entendait pas ainsi. Elle se débattit en hurlant :

— Méchant ! Tu m'as fait mal !

Elle poussa le vieil homme qui trébucha et tomba sur les rochers en contrebas, la tête portant la première sur le granite.

— Méchant ! répéta Violaine à mi-voix.

Elle se retourna et vit un œil gigantesque qui la fixait. Elle songea un bref instant au vers d'un poème qu'on avait lu récemment en classe : « *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.*¹ » Alors, telle une gamine surprise en flagrant délit d'avoir fait une mauvaise farce, elle lui tira la langue.

— Violaine est revenue à l'hôtel en courant, raconta Jean-Yves Guyot. Elle était terriblement essoufflée, en sueur, et avait un air hagard inquiétant. « Que se passe-t-il ma chérie ? lui demandais-je. » Tout d'abord, elle fut incapable de dire un mot. Elle alla s'asseoir sur le bord du lit, baissa la tête, tira un mouchoir de sa poche et se mit à le triturer. Puis, me fixant avec des yeux dans lesquels brillait une lueur que je n'avais jamais encore vue, elle me dit : « Grand-père a été méchant ! Je l'ai tué ! » J'étais abasourdi par cette réponse. En la questionnant, j'ai à peu près compris ce qui s'était passé. J'ai prévenu Jean-Jacques, pensant que son passé militaire pourrait nous être utile pour prendre les mesures nécessaires. Nous sommes allés sur les lieux sous la conduite de Violaine.

— Mais pourquoi cette mise en scène ? demanda Mary. Cette mort aurait pu passer pour un accident. Et de fait, n'en était-ce pas un ?

— C'est Jean-Jacques qui en a eu l'idée. Nous avons trouvé Père étendu sur les rochers en bordure de dune. Il était mort. Nous avons remonté le corps dans la lande et nous l'avons disposé à côté du rocher de l'œil. Violaine a insisté pour déposer un rameau d'ajonc. Elle semblait obnubilée par la couleur des fleurs !

Cette confession semblait avoir un peu soulagé Jean-Yves Guyot.

— Je ne comprend toujours pas pourquoi vous n'avez pas tout simplement appelé les gendarmes pour leur déclarer que votre père avait été victime d'un accident au cours de sa promenade.

L'adjudant-chef Thomas acquiesçait par un hochement de tête à la position de Mary Lester.

— Il peut vous paraître en effet peu probable que Violaine ait eu un geste criminel, dit Jean-Yves Guyot. Mais pour nous, dans le trouble du moment, il en allait tout autrement. Les pédopsychiatres nous avaient déjà prévenus que Violaine deviendrait de plus en plus violente, et un tel geste n'était pas tout à fait à exclure. Son sang-froid et l'éclat dans ses yeux lorsqu'elle m'a dit qu'elle avait tué son grand-père, son absence de toute émotion lorsqu'elle est retournée sur les lieux, nous ont entraînés à commettre des gestes irréparables... Que va-t-il se passer maintenant ?

— Violaine va bien évidemment être soumise à des expertises psychiatriques. Il y a lieu de penser qu'elle sera ensuite placée dans une institution spécialisée. Quant à votre frère et à vous-même, le juge d'instruction décidera des inculpations éventuelles, notamment pour « obstacle à la manifestation de la vérité ». Mais je pense que compte tenu des circonstances vous pourrez, en cas de condamnation, bénéficier du sursis d'exécution.

Mary Lester et l'adjudant-chef Thomas rentrèrent à la gendarmerie de Plouguerneau sans échanger un mot. Le chef Masurelle, qui servait de chauffeur et qui était resté dans la voiture pendant l'interrogatoire de Guyot, n'osait poser la moindre question, tant l'atmosphère était lourde.

Arrivé à la brigade, Mary s'excusa auprès de Thomas. Elle se sentait épuisée et souhaitait rentrer à Quimper immédiatement.

— Je vous laisse le soin de faire le rapport, adjudant-chef. Je sais que vous n'aurez pas la main trop lourde.

1. *La Légende des siècles*, « La conscience », Victor Hugo.

— Vous pouvez compter sur moi, lui répondit-il, j'ai une fille de l'âge de Violaine...

Après avoir salué les gendarmes, Mary monta dans sa Twingo et prit la direction de Brest par Lannilis, mais s'accordant le détour par la route touristique. Elle s'arrêta sur un parking surplombant l'aber Wrac'h où une longue file de bateaux amarrés sur leurs corps-morts faisait un pointillé au milieu de la ria d'où montait une légère brume.

L'enquête avait été courte et l'énigme avait été élucidée relativement facilement, mais Mary avait rarement senti cette impression d'épuisement à l'issue d'une mission. Elle pensait à l'enfant meurtrière malgré elle, à ses proches, à la souffrance que ceux-ci allaient supporter dans les mois et les années à venir. Combien de temps mettrait la plaie à se cicatriser ? Elle songeait qu'elle-même était en âge d'être mère. Comment se comporterait-elle si elle mettait au monde un enfant « pas tout à fait comme les autres » ? Pire, si cet enfant devenait un criminel ?

Elle prit son téléphone portable et appela Amandine Trépon. D'une petite voix, elle annonça son retour à Quimper et lui demanda de lui préparer l'un des petits plats dont elle avait le secret. Amandine, au ton de la voix de Mary, sentait combien celle-ci aurait besoin de réconfort et lui promit de se surpasser.

Mary reprit la route. Elle avait hâte de retrouver la venelle du Pain-Cuit, son chat Mizdu, sa veille amie Amandine. Elle avait hâte aussi de retrouver demain le commissariat de Quimper et son bon Jipi, avec son *Équipe* et ses blagues à deux balles. Elle savait qu'elle ferait un rapport des plus succincts au divisionnaire Fabien, elle s'épancherait auprès de lui plus tard... Elle appuya sur le bouton de son lecteur de CD. Dans l'habitacle de la Twingo qui filait vers Quimper monta le bienfaisant adagio du concerto pour clarinette en la majeur Köchel 622... Le génie de Mozart, Wolfgang Amadeus, *l'aimé de Dieu*, fit son effet habituel. Mary se sentit apaisée.

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, juillet 2009